Laura Bellini



Par ce chemin vers la proximité

Leur chemin commun
commence par un choix honnête

Par ce chemin vers la proximité

Leur chemin commun commence par un choix honnête

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902738

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Deux versions d'un même chemin 12
Chapitre 2 - Les limites que nous nous imposons 23
Chapitre 3 - Là où la carte s'arrête 35
Chapitre 4 - Ce qui ne figure pas sur les plans 46
Chapitre 5 - Le droit de dire non 57
Chapitre 6 - À un baiser de distance 68
Chapitre 7 - Entre désir et confiance 80
Chapitre 8 - De l'autre côté du quotidien 92
Chapitre 9 - Le prix d'une décision commune 104
Chapitre 10 - Quand nous nous choisissons 114
Chapitre 11 - Faire une place à l'autre 126
Chapitre 12 - Les informations qui changent tout 137
Chapitre 13 - La limite du compromis 147
Chapitre 14 - Une vérité dite à moitié 159
Chapitre 15 - Tout ce qu'il n'avait pas dit 171
Chapitre 16 - La distance nécessaire à la vérité 183
Chapitre 17 - Ce qui reste lorsque nous partons 193
Chapitre 18 - Une décision sans garantie 203
Chapitre 19 - Le juste prix de la victoire 212
Chapitre 20 - Par ce chemin vers la proximité 222

INTRO

La première fois que j'ai vu Wit Górny, quelqu'un venait de déplacer mon projet de trente centimètres.

La situation n'avait absolument rien de romantique. J'avais les chevilles enfoncées dans l'herbe mouillée, au bord de l'Oder, un dossier serré contre ma poitrine et un téléphone qui cherchait désespérément du réseau depuis dix bonnes minutes. Le vent de novembre soulevait les feuilles fixées à un panneau d'information provisoire, tandis que deux ouvriers débattaient de l'utilité éventuelle des fondations en béton d'une ancienne poubelle.

Pourtant, ces trente centimètres représentaient bien davantage qu'on aurait pu le croire. Dans mon projet, c'était exactement la distance qui séparait une circulation à vélo sans danger d'une collision avec les racines d'un vieux tilleul. Après deux mois de relevés, de consultations et de corrections apportées aux plans, je savais parfaitement pourquoi le tracé passait à cet endroit précis.

Voilà pourquoi, lorsque j'aperçus le piquet rouge portant le numéro dix-sept, planté dans le sol, la colère monta en moi.

— Qui a déplacé ça ? demandai-je.

L'ouvrier à la veste orange leva les yeux de son gobelet de café.

— Le gars qui s'occupe des pistes.

— Quel gars ?

— Le grand. Avec une veste bleu marine. Il a dit que ce serait mieux comme ça.

Je ne connaissais pas encore cet homme qui s'estimait autorisé à corriger le travail d'autrui sans même passer un coup de téléphone, mais je le détestais déjà.

J'avais trente-cinq ans, mon propre cabinet d'urbanisme et suffisamment d'expérience pour savoir que les mots « ce sera mieux comme ça » sortaient généralement de la bouche de ceux qui n'auraient pas à assumer les conséquences. Pendant les sept dernières années, j'avais bâti mon entreprise sur des principes exactement opposés : des mesures précises, des décisions transparentes et la volonté de signer chaque solution de mon nom, même lorsqu'elle était difficile à défendre.

Le réaménagement des quais d'Opole devait être le projet qui permettrait enfin à mon petit cabinet de cesser de vivre d'un contrat à l'autre. Et ce n'était pas seulement une question d'argent. Je voulais créer un endroit où une femme âgée portant ses courses, un enfant à vélo et une personne en fauteuil roulant n'auraient pas à se disputer le même mètre de trottoir.

Je sortis un plan de mon dossier et m'agenouillai près du piquet.

— À votre place, j'éviterais.

La voix venait de derrière moi. Grave, calme, empreinte de cette assurance agaçante propre aux gens qui n'ont pas besoin d'élever le ton pour se faire entendre.

Je tournai la tête.

L'homme devait avoir une quarantaine d'années. Ses cheveux sombres étaient légèrement grisonnants aux tempes et, malgré le froid, sa veste bleu marine était ouverte. Il tenait des plans roulés sous un bras et un gobelet en carton dans l'autre main. Il n'avait pas l'air d'un homme

qui venait de gâcher la matinée de quelqu'un. Il avait plutôt l'air de savoir exactement pourquoi il l'avait fait.

— Vous éviteriez quoi, au juste ? demandai-je.

— D'arracher ce piquet. Il y a un câble en dessous qui ne figure pas sur le plan actuel.

Je regardai le sol, puis relevai les yeux vers lui.

— Et comment le savez-vous ?

— Grâce à la documentation technique.

— Ce câble n'apparaissait pas dans les documents remis aux participants du concours.

Pendant un instant, il m'observa plus attentivement. Il ne détourna pas le regard, mais ne répondit pas immédiatement non plus.

— Il est possible que le dossier soit incomplet.

— C'est un problème assez sérieux.

— Je suis d'accord.

Cette facilité à me donner raison m'irrita davantage qu'une objection.

Je me redressai en époussetant mon genou. Il me dépassait d'une bonne quinzaine de centimètres, mais n'eut pas ce réflexe masculin si fréquent qui consiste à avancer d'un pas de trop pour réduire la distance. Il resta exactement où il était et attendit.

— Rita Gawron, me présentai-je. L'auteure de la variante B.

— Wit Górny. Variante C.

Évidemment.

Je savais déjà beaucoup de choses sur lui, même si nous ne nous étions jamais rencontrés. Il avait conçu des voies piétonnes et cyclables dans plusieurs villes et jouissait d'une réputation d'homme efficace. Sa proposition pour les quais d'Opole représentait la concurrence la plus sérieuse à mon propre projet. Il privilégiait la fluidité de la circulation et l'attrait des itinéraires. Moi, je défendais l'accessibilité, les espaces de repos et l'équilibre entre les différents usagers.

— Donc, c'est vous qui avez déplacé le tracé de ma piste.

— J'ai indiqué un tracé alternatif. Je n'ai pas modifié votre projet.

— Ce piquet se trouve exactement sur mon axe de référence.

— Parce que je voulais montrer la différence.

— Vous auriez pu utiliser une autre couleur.

Il baissa les yeux vers le plastique rouge, puis me regarda.

— Sur ce point, votre remarque est parfaitement justifiée.

Il avait une manière dangereuse d'accepter la critique. Il ne cherchait pas instinctivement à se défendre ni à remporter chaque échange. Cela rendait la colère beaucoup plus difficile à entretenir, ce que je décidai d'ajouter à la liste de ses défauts.

Une rafale arracha une feuille volante de mon dossier. Wit la rattrapa avant qu'elle ne tombe dans le fleuve. Sans geste spectaculaire ni élan héroïque : il tendit simplement le bras au bon moment.

— Une coupe transversale ? demanda-t-il en me rendant le document.

— Oui.

— Vous avez très bien conçu l'accès à l'eau.

Je le dévisageai avec méfiance.

— C'est un compliment ou l'introduction à une nouvelle correction ?

— Un compliment. Ça m'arrive.

Un bref sourire apparut sur son visage. Il n'était pas particulièrement large, mais transforma l'expression de ses yeux. C'est seulement alors que je remarquai leur couleur gris-vert et les fines rides qui les entouraient, signes qu'il souriait probablement plus souvent que ne le laissait supposer son ton professionnel.

Je fus la première à détourner le regard.

Pas parce que j'étais troublée. Du moins, c'est ce que je me racontai.

— J'aimerais consulter cette documentation, dis-je.

— Je comprends.

— Je ne vous demande pas si vous comprenez. Je vous demande si vous pouvez me la communiquer.

Cette fois, son sourire disparut.

— Je dois vérifier les conditions dans lesquelles elle m'a été transmise.

Je le fixai un instant.

— Vous êtes donc en train de me dire que quelqu'un vous a fourni des documents auxquels les autres concepteurs n'ont pas eu accès ?

— Je vous ai dit que je devais vérifier leur statut.

— Ce n'est pas une réponse.

— Non. Pas encore.

Il n’y avait aucune supériorité dans sa voix. Plutôt une prudence qui contrastait étrangement avec l’aisance dont il avait fait preuve quelques minutes plus tôt en installant ses propres repères sur mon terrain.

Avant que je puisse insister davantage, mon téléphone sonna.

Le nom de la fonctionnaire chargée du concours s’afficha sur l’écran.

— Madame Gawron, je suis contente d’avoir réussi à vous joindre. Il y a eu un changement d’organisation. Une réunion avec les habitants aura lieu la semaine prochaine. La commission a décidé que les auteurs des deux propositions les mieux évaluées prépareraient une présentation commune des solutions envisageables.

Je regardai Wit.

— Commune ?

— Oui. L’objectif est de montrer les points de convergence et les différences, sans préjuger du résultat du concours. Vous, madame Gawron, et monsieur Górny.

Wit avait manifestement entendu son nom, car il haussa les sourcils.

— Je comprends, répondis-je avec précaution.

— Nous vous enverrons les documents aujourd’hui. Je compte sur une collaboration professionnelle.

Je raccrochai avant de prononcer quelque chose que j’aurais pu regretter.

Pendant quelques instants, nous n’entendîmes plus que l’eau frapper les pierres qui consolidaient la berge. De l’autre côté du fleuve, quelqu’un promenait son chien, tandis

qu'une mouette poussait un cri rauque au-dessus de nos têtes.

— On dirait que nous allons travailler ensemble, dit Wit.

— On dirait surtout que nous allons faire une présentation ensemble. Ce n'est pas du tout la même chose.

— Pour vous ?

— Pour quiconque refuse de confondre collaboration et renoncement à ses propres convictions.

Il accueillit ma remarque sans se vexer.

— Dans ce cas, je vous propose de commencer par déterminer ce qu'aucun de nous n'est prêt à sacrifier.

C'était raisonnable. Tellement raisonnable que j'eus envie de refuser uniquement par esprit de contradiction.

Au lieu de cela, je rangeai mon plan dans le dossier.

— Moi, je ne sacrifierai pas la transparence du concours.

Il me regarda plus longtemps que précédemment. Ses doigts se resserrèrent autour du gobelet en carton, au point d'en déformer légèrement le couvercle.

— Et moi, je ne sacrifierai pas la sécurité des personnes qui utiliseront cet endroit, répondit-il.

— Sur ce point, nous ne devrions pas être en désaccord.

— Nous ne devrions pas.

Pendant un instant, j'eus l'impression qu'il allait ajouter quelque chose. Mais il se contenta de reculer pour me laisser passer sur l'étroit sentier boueux.

J'aurais pu partir. J'aurais dû retourner au bureau, examiner les documents et préparer une demande officielle à la commission. J'avais mon travail, mes engagements et je

n’avais besoin d’aucun séduisant concurrent pour être heureuse.

Pourtant, je restai.

— Monsieur Górny ?

Il se retourna.

— Appelez-moi Wit.

— Je vais encore y réfléchir. Je voulais vous demander si vous aviez un moment aujourd’hui pour me montrer ce fameux câble.

Il sourit à nouveau, plus lentement cette fois.

— J’ai même une heure devant moi.

— Vingt minutes me suffiront.

— Nous verrons si ce sera assez.

Nous nous mîmes en marche le long du fleuve, en maintenant entre nous une distance convenable pour deux inconnus.

Je ne comprenais pas encore pourquoi sa présence parvenait si facilement à ébranler le calme que j’avais mis tant d’années à construire. Je savais seulement que je désirais obtenir une réponse à cette histoire de documentation tout autant que j’avais envie de découvrir ce qu’il dirait lorsque nous cesserions de parler de pistes cyclables.

Je regardai son profil et une pensée soudain beaucoup moins confortable me traversa l’esprit.

Cet homme, auquel je n’étais même pas certaine de pouvoir accorder ma confiance sur le plan professionnel, pourrait-il devenir quelqu’un que j’aurais envie de laisser entrer dans mon intimité ?

Chapitre 1 - Deux versions d’un même chemin

Le lendemain matin, trois documents imprimés, deux gobelets de café vides et une lettre officielle que j’avais déjà relue quatre fois étaient posés sur mon bureau. À chaque nouvelle lecture, mon irritation grandissait.

La commission du concours attendait que Wit Górny et moi préparions, en six jours, une présentation commune destinée aux habitants d’Opole. Nous devions exposer les principales différences entre nos propositions, identifier les possibilités de les combiner et présenter une solution susceptible d’être soumise à de nouvelles consultations. Parallèlement, le concours restait ouvert et nos projets devaient continuer à faire l’objet d’évaluations indépendantes.

Tout cela semblait raisonnable, jusqu’au moment où l’on commençait à se demander à qui appartiendraient réellement les idées élaborées au cours de cette collaboration.

— Tu regardes cette lettre comme si elle allait te rembourser quelque chose, remarqua Nina, ma collaboratrice.

Nina avait vingt-neuf ans, un véritable talent pour les visualisations architecturales et une capacité presque surnaturelle à deviner mon humeur à la manière dont je reposais mon stylo.

— J’aimerais qu’elle me rende six semaines de ma vie.

— C’est le temps qu’il t’a fallu pour préparer le projet ?

— C’est le temps qu’il m’a fallu pour me convaincre que toutes les règles du concours étaient parfaitement claires.

Nina s’assit sur le rebord de la fenêtre. Dehors, dans la rue Krakowska, les passants se dépêchaient de rejoindre leur travail, le visage enfoui dans leurs écharpes. J’aimais cette vue. Elle me rappelait qu’on ne construisait pas les villes pour produire des images spectaculaires, mais pour tous ces gens qui souhaitaient simplement arriver là où ils avaient besoin d’aller.

— Et l’autre architecte ? demanda-t-elle.

— Qu’est-ce qu’il a ?

— Il paraît qu’il est bon.

— Il l’est.

— Tu as dit ça comme si tu venais d’avouer un crime.

Je poussai vers elle un croquis sur lequel j’avais indiqué la portion problématique des réseaux souterrains. Les vingt minutes prévues la veille avec Wit s’étaient transformées en presque une heure. Il m’avait montré où passait le câble, expliqué les risques liés à la structure prévue pour le revêtement et reconnu que ma solution pour les piétons était meilleure que la sienne. En revanche, il ne m’avait toujours pas communiqué le document sur lequel il s’appuyait.

— C’est précisément pour ça qu’il est gênant, répondis-je. Il sait ce qu’il fait. Et je n’aime pas affronter des concurrents qui savent ce qu’ils font.

Nina éclata de rire, mais je retrouvai rapidement mon sérieux. J’avais déposé une demande officielle pour que la documentation technique actualisée soit mise à la disposition de tous les participants. Je n’avais aucune intention d’accuser qui que ce soit sans preuve, mais je ne

pouvais pas davantage faire comme si le problème n'existait pas.

Mon téléphone vibra.

Un message provenant d'un numéro inconnu ne contenait que quelques phrases.

« Bonjour, madame Gawron. Wit Górny. Je vous propose de nous retrouver à onze heures dans la salle de consultation de la mairie. J'apporterai les premières propositions pour notre présentation commune. J'imagine que vous avez déjà préparé la liste de tout ce que vous refusez. »

Un sourire m'échappa malgré moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nina.

— Rien.

— Rita, tu viens de sourire à ton téléphone.

— C'est un mécanisme de défense.

Je répondis : « La liste est longue. Prévoyez deux heures. »

La réponse arriva immédiatement.

« Dans ce cas, j'apporterai du café. »

À onze heures précises, j'entrai dans une petite salle du deuxième étage de la mairie. Wit était déjà là. Il se tenait près de la fenêtre, en pleine conversation téléphonique, mais dès qu'il m'aperçut, il mit fin à son appel et posa son portable, écran contre la table. Deux cafés et plusieurs feuilles soigneusement disposées nous attendaient.

— Vous êtes ponctuelle, dit-il. Voilà qui est prometteur pour notre collaboration.

— Je n'en tirerais pas des conclusions aussi ambitieuses.

— Vous avez raison. Le café est sans sucre. Si vous en prenez, nous allons commencer par un désaccord.

Je m'installai de l'autre côté de la table.

— Je n'en prends pas.

— Notre premier point commun.

Il me tendit mon gobelet et je remarquai que ses mains étaient légèrement rougies par le froid. Ses doigts étaient solides, marqués par le travail, loin de l'image traditionnelle du concepteur passant l'essentiel de son existence devant un écran. Je supposai qu'il se rendait sur le terrain plus souvent que la plupart de ses confrères. Cette observation minuscule me parut étrangement personnelle.

— Avant de commencer, dis-je, j'aimerais clarifier un point. Je refuse que mon projet soit présenté comme un élément de votre concept.

— Ce n'était pas mon intention.

— Je refuse également que mes solutions soient utilisées dans la suite du concours sans mention de leur auteure.

— Je comprends.

— Et je veux que toute modification importante soit approuvée par nous deux.

Wit s'assit en face de moi.

— De mon côté, je n'ai qu'une condition.

Je refermai mon dossier.

— Je vous écoute.

— Nous n'allons pas faire croire aux habitants que tout est possible alors que nous savons parfaitement que ce n'est pas le cas.

Pendant un instant, je me demandai s'il cherchait à me provoquer.

— Expliquez-vous.

— Votre projet est ambitieux. Le mien également. Mais si nous réunissons uniquement les éléments les plus séduisants de nos deux propositions, nous obtiendrons quelque chose d'impossible à construire avec le budget prévu. Les habitants verront de belles images et, dans six mois, quelqu'un devra leur expliquer pourquoi la moitié des promesses a disparu.

— Je ne propose pas de faire des promesses impossibles à tenir.

— Je le sais. C'est pourquoi je suggère une variante commune destinée à la consultation, qui montre les véritables choix. Si nous déplaçons la piste, nous risquons de perdre une partie des espaces verts. Si nous la rétrécissons, nous réduisons le confort des cyclistes. Ne transformons pas ces décisions en arguments publicitaires.

Je le regardai pendant quelques secondes.

Ce fut le premier moment où je compris réellement pourquoi son projet avait obtenu une évaluation aussi élevée. Ce n'était pas une question de visualisations audacieuses ni de matériaux à la mode. Wit envisageait l'espace comme une succession de conséquences dont quelqu'un devait assumer la responsabilité.

— Je suis d'accord sur le principe, dis-je. À condition que nous ayons tous les deux accès aux mêmes données.

Je n'avais pas besoin de préciser ce à quoi je faisais allusion.

Wit posa son café.

— J’ai envoyé une demande concernant la documentation technique.

— À la mairie ?

— Oui.

— Quand aurons-nous une réponse ?

— J’espère que ce sera avant la réunion avec les habitants.

— L’espoir n’est pas une méthode de conception.

— Heureusement, je ne l’ai pas inscrit dans le calendrier.

J’aurais voulu lui répondre sur le même ton, mais je préférai ouvrir mon dossier. Je savais que si je le laissais rendre notre conversation trop légère, j’allais bientôt oublier pourquoi j’étais venue.

Pendant l’heure suivante, nous comparâmes nos deux projets. Le mien prévoyait de vastes zones de repos, des accès en pente douce et de petits espaces de rencontre. Le sien proposait un tracé cyclable plus fluide et de meilleures connexions avec les itinéraires existants. À certains endroits, les différences étaient minimes. Ailleurs, elles paraissaient presque impossibles à concilier.

Lorsque nous arrivâmes à la section bordée de vieux arbres, Wit rapprocha son dessin du mien.

— Ici, nous pouvons utiliser votre solution.

— Nous pouvons ?

— Nous pouvons la présenter comme la meilleure option.

Je levai les yeux.

— Même si cela signifie abandonner la vôtre ?

— Si elle est meilleure, oui.

— Vous me surprenez.

— C'est plutôt une bonne chose, non ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Il se pencha sur le plan pour désigner la jonction entre deux voies. Le parfum discret et boisé de son eau de toilette se mêla à l'arôme du café. Nous nous étions rapprochés parce que nous essayions tous les deux d'examiner le même détail. Il ne me toucha pas, alors qu'un mouvement infime aurait suffi.

— En revanche, ici, reprit-il, votre proposition nécessite une correction.

Je reculai de quelques centimètres, davantage pour retrouver ma concentration que par véritable nécessité.

— Pourquoi ?

Il m'expliqua le problème lié à la pente du revêtement et à l'évacuation des eaux. Ma première impulsion fut de protester, mais je finis par reconnaître qu'il avait raison. Ce n'était pas une découverte particulièrement agréable.

— Très bien, admis-je. Je vérifierai cette partie.

— Vous n'êtes pas obligée de le dire sur ce ton.

— Quel ton ?

— Comme si vous veniez de signer un acte de capitulation.

Je le regardai par-dessus mes lunettes.

— Ne vous habituez pas à gagner.

Il sourit.

— Je n'en ai pas l'intention.

Au milieu de notre réunion, Katarzyna Domańska, la fonctionnaire chargée du concours, passa la tête par la porte. Elle avait le visage fatigué d'une personne qui répondait depuis le matin à des questions dont elle ne connaissait pas encore les réponses.

— Je vois que vous travaillez. Parfait. Je voulais simplement vous demander de ne présenter aucune solution comme définitive. La commission évaluera les projets selon les critères initiaux.

— Nous aimerions également clarifier les règles d'utilisation des documents techniques, dis-je.

Domańska regarda Wit, puis moi.

— Une réponse à votre demande est en préparation.

— Pourriez-vous me donner une date précise ?

— Lundi au plus tard.

Je notai l'information.

— Merci.

Après son départ, Wit fixa un instant la porte refermée.

— Vous êtes persévérante, remarqua-t-il.

— C'est un terme plus aimable que ceux qu'on utilise habituellement pour me décrire.

— Lesquels, par exemple ?

— Difficile. Obstinée. Inflexible.

— Le manque de souplesse peut devenir problématique chez quelqu'un qui conçoit des pistes.

— Et un excès de souplesse chez quelqu'un qui est responsable de la sécurité.

Il rit doucement. C'était la première fois que je l'entendais réellement rire, et non simplement sourire. Ce son me plut davantage que je n'étais prête à l'admettre.

À la fin de notre rencontre, nous avions établi une répartition précise des tâches. Je préparerais la partie consacrée à l'accessibilité et aux espaces de convivialité, tandis qu'il s'occuperait de la circulation et de l'analyse technique. Ensemble, nous élaborerions trois variantes pour la portion controversée des quais. Chacun conserverait la paternité de ses solutions, et tous les documents seraient déposés dans un dossier partagé.

Alors que je rangeais mes affaires, Wit m'arrêta avec une question.

— Madame Gawron, pourquoi ce concours compte-t-il autant pour vous ?

La réponse était évidente, mais je n'avais aucune envie de la formuler.

— C'est un contrat important.

— Je sais. Mais ce n'est pas ce que je vous demande.

Je refermai mon dossier.

— Et vous, pourquoi voulez-vous le remporter ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Parce que j'aimerais enfin voir un itinéraire que j'ai conçu et savoir que, dans dix ans, je n'aurai pas honte de ce que j'ai réalisé.

Je ne m'attendais pas à une telle franchise.

— Vous placez la barre assez haut.

— Je sais. C'est pour ça qu'il m'arrive de perdre.

Une nuance nouvelle était apparue dans sa voix. Ce n'était pas du regret, plutôt l'expérience d'un homme qui connaissait le prix de ses propres décisions.

Pendant un instant, j'envisageai de lui dire la vérité sur mon cabinet, sur le crédit que je remboursais et sur le fait qu'une victoire dans ce concours me permettrait d'embaucher une personne supplémentaire. Mais je me contentai de remettre correctement la bandoulière de mon sac sur mon épaule.

— Moi, je veux que les gens puissent profiter des quais sans être obligés de s'adapter aux erreurs du concepteur.

Wit hocha la tête.

— C'est une bonne raison.

Nous sortîmes ensemble dans le couloir. Près de l'escalier, il s'arrêta pour laisser passer un groupe de visiteurs. Ce ne fut que lorsque le passage se vida qu'il reprit la parole.

— Vendredi, j'aimerais vérifier une partie du tracé sur place. Si vous avez du temps, votre avis me serait utile.

— Vendredi, j'ai rendez-vous avec un client.

— Alors nous trouverons un autre moment.

Il n'insista pas. Cette simplicité me surprit davantage que son invitation.

— Je peux samedi matin, proposai-je.

Il me regarda avec un intérêt évident.

— Vous travaillez le samedi ?

— Quand c'est nécessaire.

— Et quand ça ne l'est pas ?

Je m'arrêtai sur une marche.

— J’essaie de me rappeler qu’il existe une vie en dehors des projets.

— Vous y arrivez ?

Je secouai la tête.

— Pas très bien.

Il ne fit aucun commentaire. Pendant un instant, j’eus l’impression qu’il aurait aimé m’en demander davantage, mais il respecta une limite que je n’avais même pas eu besoin de lui indiquer.

Devant le bâtiment, nous nous quittâmes après une brève poignée de main.

— À samedi, madame Gawron.

— À samedi, monsieur Górny.

Lorsqu’il s’éloigna, je remarquai qu’il ne se retournait pas. Cela aurait dû me réjouir. Au lieu de quoi, j’éprouvai une déception absurde que j’attribuai immédiatement à la fatigue.

Je retournai au bureau avec une liste complète de décisions, plusieurs modifications à apporter au projet et la certitude que collaborer avec Wit Górny serait plus difficile que prévu.

Pas parce qu’il était mon concurrent.

Mais parce qu’il devenait de plus en plus compliqué de ne voir en lui que cela.

Chapitre 2 - Les limites que nous nous imposons

Le samedi matin, je me réveillai quinze minutes avant mon réveil et restai quelques instants immobile, à observer une bande de lumière pâle qui glissait lentement sur le plafond.

Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'avais accepté un rendez-vous professionnel pendant le week-end sans avoir l'impression qu'on m'arrachait une part de ma liberté. Cette fois, c'était pourtant moi qui avais proposé la date. Malgré cela, il me fallut plusieurs minutes pour me convaincre qu'il ne s'agissait que de travail.

Mon téléphone était posé sur la table de nuit. Je consultai mes messages.

Wit m'avait écrit la veille au soir : « Neuf heures près du pont. Prévoyez des chaussures confortables. Je n'ai pas l'intention de limiter notre discussion à l'asphalte. »

Je lui avais répondu : « Et moi, je n'ai pas l'intention de limiter mes remarques à vos idées. »

En relisant cet échange, je souris toute seule.

Je n'aimais pas constater que je commençais à attendre ses réponses.

Depuis trois ans, je séparais soigneusement ma vie professionnelle de ma vie privée. Après ma rupture avec Michał, avec qui j'avais passé presque une décennie, je m'étais promis de ne plus jamais adapter mes ambitions au besoin de sécurité d'un autre. Michał n'était pas un mauvais homme. Il n'avait simplement jamais réussi à accepter que mon travail puisse compter autant pour moi que nos projets communs. Au début, il avait essayé de me soutenir. Puis il

avait commencé à présenter mes réussites comme des obstacles.

Le pire, c'était que, pendant quelque temps, je l'avais cru.

Après notre séparation, j'avais retrouvé ma tranquillité, mon propre rythme et un appartement où personne ne me demandait pourquoi je travaillais encore. J'aimais cette indépendance. Je n'avais aucune intention de l'abandonner au premier homme capable d'avoir une conversation intéressante.

Encore moins à un homme avec qui je rivalisais pour obtenir un contrat important.

J'arrivai près du pont à l'heure prévue. Wit m'attendait, appuyé contre la rambarde, un sac à dos suspendu à une épaule. Il portait un jean sombre, un pull gris et la même veste bleu marine. Sans le décor administratif de notre dernière rencontre, il paraissait moins formel et, en même temps, plus séduisant.

— Bonjour, dit-il. Je vois que vous avez finalement choisi des chaussures confortables.

Je baissai les yeux vers mes bottines en cuir.

— Je ne voulais pas vous donner une raison de critiquer ma préparation.

— Je n'ai pas besoin de raison.

— J'avais remarqué.

Nous nous mîmes en marche le long du fleuve. L'air était frais, mais le vent était tombé. Sur la promenade, nous croisions des coureurs, des cyclistes et un couple âgé qui avançait lentement, bras dessus bras dessous. Wit les observait avec une attention que je ne lui avais pas encore vue.